

d'ordre ni dates fixées d'avance, la pluie tombe à tort et à travers, le soleil se montre quand il peut, et le tonnerre, qui n'a plus de guide, va de droite et de gauche sans s'inquiéter de personne.

Où demande un prophète !

* * *

L'autre jour on agitait la question d'annexion.

—Moi, dit l'un, je m'y opposerai toujours, parce que nous serions surs d'être engloutis et de disparaître au milieu de tant de millions d'hommes parlant une autre langue que la nôtre.

—Pour moi, fait observer l'autre, la grande objection à faire est la question de religion.

Et les raisons arrivaient à perte de vue.

—Ma foi ! dit enfin un journaliste bien connu, je trouve que la meilleure raison de toutes est celle-ci : "la cuisine américaine est trop mauvaise !"

LÉON LEDIEU.

UNE FÊTE RELIGIEUSE HINDOUE

(Voir gravure)

Les Anglais ont en général respecté, avec une tolérance pleine de sagesse, les coutumes religieuses des habitants de leurs colonies ; ils se sont seulement b'rnés à interdire quelques pratiques trop barbares, telle, par exemple, que celle qui obligeait les veuves hindoues à se précipiter dans le bûcher funèbre de leurs époux.

Cette mesure d'humanité n'a pas excité les révoltes qu'on avait d'abord redoutées. Cependant on n'ignore pas à quel point les Hindous sont fanatiquement attachés aux pratiques de leur culte.

L'île Maurice en referme un certain nombre, des coolies pour la plupart, qui continuent d'observer fidèlement tous leurs rites religieux, parmi lesquels il en est encore de très choquants aux yeux des Européens. Pendant les saturnales solennelles qui se tiennent au temple de Sinatambou, à Port-Louis, les Hindous ont l'habitude de recouvrir un certain nombre de pieds carrés de terrain d'une épaisse couche de charbon de bois enflammé, qu'ils obtiennent par la combustion sur place d'énormes troncs d'arbres. On voit alors les plus dévôts ou les plus vaniteux d'entre eux s'élançant, après s'être couronnés de fleurs et abrutis par quelque drogue excitante, au milieu des braises ardentes et y trépigner pendant quelque temps, quitte à se plonger ensuite les pieds dans l'eau froide.

Cette forme répugnante du fanatisme a sans doute été longtemps entretenue par les excitations des spectateurs de ce supplice volontaire ; mais la répulsion qui se manifeste de plus en plus contre ces cruautés inutiles ne peut manquer d'en amener prochainement la suppression.

LA MÈCHE BLANCHE

Le mariage venait d'avoir lieu, et la bénédiction nuptiale une fois donnée, les cérémonies de la sacristie terminées, l'on était remonté en voiture. Dans leur petit coupé de satin bleu, les nouveaux époux semblaient très pensifs. Ils ne se parlaient pas. En montant monsieur avait essayé de dire à madame quelques mots de tendresse ; mais celle-ci, après deux ou trois courtes réponses, s'était absorbée dans une songerie bien naturelle en ce moment si important où l'on vient de quitter son nom et sa vie de jeune fille pour prendre un autre nom—celui d'un inconnu souvent—et pour entrer dans une existence toute différente de l'ancienne.

Aussi monsieur, comprenant la légitimité de ce silence, se gardait-il bien de le troubler. Lui-même éprouvait le besoin de se recueillir, s'abîmait dans un chaos de réflexions sans nombre, enfourchant tour à tour rêves et réalités, choses passées, choses présentes, choses futures, projets, joies, espoirs, dadas ordinaires des esprits passionnés et satisfaits.

Et pendant que le coupé était entraîné par deux coursiers plus palpables sinon plus rapides, l'on entendait qu'un bruit de roues, qu'un bruit de sabots, qui ne parvenaient pas à réveiller les jeunes mariés. C'était bien le cas de dire que les grands bonheurs sont muets.

Oui, un grand bonheur, pensait monsieur, que leur mariage, un mariage d'amour.

Un jour, il l'avait rencontrée au bal, avait fait

avec elle quelques tours de valse, un peu causé de la pluie, du beau temps, puis quand il s'était en allé, il avait eu l'étonnement de se sentir tout drôle, tout chose. Pourtant, il n'était pas malade, oh ! non, mais il sentait seulement là, au cœur, une émotion inconnue. Longtemps il se demanda :

—Qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce que j'ai donc ?

Puis, soudain éclairé tout à fait par la persistance qui ramenait toujours ses idées vers un point unique, sa danseuse, il s'écriait "qu'il l'aimait."

Dès lors, cette découverte faite, le reste marcha vite. Après quelques rencontres plus ou moins préparées, quelques conversations plus intimement échangées, il lui avait avoué son amour. Dame ! ce n'était pas une nature à laisser traîner les choses. D'ailleurs, bien lui en prit, puisqu'il fut agréé par la jeune fille et les parents, et qu'il prévint ainsi toute déclaration concurrente.

Car, comme il le sut plus tard, il avait un rival, un parent de sa belle famille, cousin de sa fiancée. Il l'avait devancé en avouant le premier son amour. Certes, si le cousin avait mis plus d'empressement, il n'aurait sans doute pas encore triomphé, mais enfin la jeune fille aurait eu à choisir, et, qui sait ? on ne lâche pas toujours la proie pour l'ombre.

Heureusement, il n'en a pas été ainsi, grâce à son activité ; et le cousin évincé, sans partir pour un long voyage, sans afficher une douleur peu de mise, s'était conduit très correctement, continuant les relations d'autrefois, en très bon termes avec tout le monde et n'ouvrant plus la bouche sur son amour présumé.

Maintenant, le mariage était fait et l'heureux époux entrevoyait tout un avenir de bonheur. Sa femme était jolie ; il n'en aurait pas rêvé une autre. Ses beaux-parents lui plaisaient. Le père, un employé supérieur dans une administration de banque, était un homme de grandes qualités ; la mère, une femme d'esprit et de vertu, à qui sa fille ressemblerait sans doute. Bref, c'était le bonheur le plus complet qui s'annonçait...

Le coupé roulait toujours, mais monsieur et madame ne parlaient pas encore. Monsieur continuait à voir tout en rose et madame songeait aussi. Seulement ses réflexions paraissaient être moins gaies. Car son front se durcissait d'une ride et son regard avait je ne sais quoi d'angoissé.

A la fin elle fit un mouvement et dit bien doucement :

—Mon ami...

Mais son mari était si occupé à caresser ses doux projets qu'il n'entendit pas et sourit un peu seulement, comme si, au milieu de son rêve, cette voix qui lui disait si doucement : "Mon ami," lui semblait une musique céleste. Alors de nouveau elle l'appela plus fort. Il s'éveilla, demandant :

—Que veux-tu, chérie ?

—J'aurais, reprit la jeune femme, quelque chose à te dire.

—Ah ! voyons.

—Mais c'est que... tu vas peut-être te fâcher ?

—Moi, me fâcher ! le crois-tu ?

—Oui, j'en ai peur.

—Comment ! c'est si grave que cela, dit le mari souriant encore.

—Si tu savais !...

—Mais enfin qu'est-ce qu'il y a ?

—Il y a que je t'ai caché quelque chose de grave. C'est une faute, mais...

—Une faute !

Il eut, le pauvre mari, comme un éclair de compréhension à ce mot : "C'est une faute !" et je ne sais pourquoi—n'a-t-on pas parfois de ces soudaines révélations—il pensa au cousin, et ces mots : "faute et cousin," se mirent à danser dans sa tête une sarabande effrénée, se croisant, se balançant, tournant : "faute et cousin,"... "cousin et faute... faute... cousin." En même temps il lui passait par la tête des idées les moins admissibles, tandis que les récriminations arrivaient toutes prêtes :—Faute?... Quoi ! La fille d'une telle mère !... Et le père, un aveugle ! Le voilà bien, maintenant... faute et cousin ! Si du moins elle lui avait tout dit d'avance. Mais non, c'est fini ! Ah ! le mariage !...

—Parlez, parlez donc, cria-t-il enfin.

—Je disais que c'était une faute de t'avoir caché cela, dit-elle bien vite, effrayée de le voir si agité.

—Caché le cousin, n'est-ce pas ?

—Le cousin ? Quel cousin ?

—Comment, ce n'est pas lui ?

—Je ne comprends pas ?...

—Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça, se mit à chanter le mari avec un profond soupir de soulagement et tous les signes extérieurs de l'aliénation mentale la plus caractérisée. Mais alors, reprit-il en se calmant un peu, qu'est-ce que tu m'as caché ?

—Que j'avais une mèche de cheveux déjà blanche, comme une vieille, dit-elle presque pleurante.

Et vivement prise d'une anxiété, elle ramenait au jour une petite, toute petite mèche de cheveux blancs toujours cachée sous des bandeaux du plus beau noir et qui, vue ainsi, tranchait admirablement sur le reste de la chevelure.

—Comment ! Ce n'est que cela, pauvre amour ! Dieu ! Que tu m'as fait peur.

—Tu ne m'en veux pas. Tu ne trouves pas cela trop vilain.

—Vilain ! mais c'est charmant, au contraire. Je ne veux plus te voir autrement.

Et imprudemment, risquant, tant sa joie était grande et son oubli des convenances profond, qu'on l'aperçut par la glace, il déposa sur la mèche de cheveux blancs un long et tendre baiser...

Lorsque l'on fut arrivé, tous deux descendirent de voiture complètement joyeux et rassurés, se disant : "Ah ! que c'est beau le mariage !" et se promettant plus de bonheur que jamais. CARLOS.

JUILLET

(Voir gravure)

Quelle fête pour ces enfants qui, pour la première fois, sont sortis de la ville pour aller à la campagne. Quel enchantement ! Tout est nouveau pour eux, et quand la fermière va à l'étable pour traire les vaches, ils lui demandent comme faveurs spéciales de leur permettre de l'accompagner.

L'aînée prend le cerceau qui maintient les sceaux remplis de lait à distance et aide à les porter. Le petit a une boule dans la main et trotte grave-ment.

Nous aussi nous avons éprouvé de ces joies enfantines dont on se souvient toujours.

NOS PRIMES

Au tirage des primes du mois de juin, les personnes dont les noms suivent ont réclamé et touché le prix de leur prime :

A. F. Dorion, rue St-Charles, Longueuil, \$50.
Barthélemy Rondeau, boucher, à la halle Berthelot, Québec, \$25.

Louis Lapointe, 52, rue Perthuis, Montréal, \$10.
Eugène Gagnon, 51, rue Ste-Hélène, St-Roch, Québec, (deux primes : \$4 et \$1.)

Eugène Rhéaume, 165, rue Ste-Catherine, Montréal, \$5.

Les personnes suivantes ont gagné une piastre chaque :

Edmond Lynd, Chambord, Lac St-Jean.

H. T. Collin, 802, rue St-Bonaventure, Ste-Cunégonde.

Charles Larose, 896, rue Ste-Catherine, Montréal.

J. Duhamel, 80, rue St-André, Montréal.

Mlle Maria Beauchemin, 15, rue des Allemands, Montréal.

N. S. Desjardins, 705, rue Albert, Ste-Cunégonde.

P. Peterson, 126, rue St-Martin, Montréal.

W. J. McEwan, 361, rue Richmond, Montréal.

Madame Philomène Pigeon, 199, rue McCord, Montréal.

P. Schink, 103, rue Labonté, Ste-Cunégonde.

C. Garnier, 1017, rue Ste-Antoine, Montréal.

Ed. Poitras, 264, rue St-Jean, Québec.

Eugène Defoy, chemin Ste-Foye, Québec.

Arthur Papillon, 264, rue St-Jean, Québec.

Louis Duchesneau, 264, rue St-Jean, Québec.

D. Spedding, 505, rue Williams, Montréal.

H. Chamberland, 307, rue Sanguinet, Montréal.

Geo. Morisset, barrière Ste-Foye, Québec.

N. O. Ruel, 67, rue St-Valier, Québec.

Théo. Barbeau, 21, rue Notre-Dame des Anges, Québec.

E. Brodeur, 54, rue Montcalm, Montréal.

P. Jobin, 457, rue Jacques-Cartier, Montréal.

F. Dumoulin, 89, rue Vitry, Montréal.

A. Pelland, 334, rue Fullum, Montréal.

A. Berthelette, 149, rue St-Philippe, Montréal.

J. Lepage, 53, rue de la Couronne, Québec.

L. Châtelle, Chambly Canton.

Hector Henault, Saint-Edouard.

Joseph Desautels, 203, rue Montcalm, Montréal, (deux primes.)

Dr H.-E. Desrosiers, 70, rue St-Denis, Montréal.

Mme Joseph Lessard, 221, rue Ste-Elizabeth, Montréal.

Plusieurs primes n'ont pas encore été réclamées.

Les personnes qui ont en leur possession des numéros gagnants voudront bien se présenter au bureau du MONDE ILLUSTRE, 25, rue St-Gabriel, Montréal.

Aucune prime ne sera payée après les trente jours qui suivront le tirage de chaque mois.